



[Home](#) / « Dis à quoi tu dances ? » de Séverine Bidaud

« Dis à quoi tu dances ? » de Séverine Bidaud

L'absolue abstraction, on l'a vue à Lille et à Roubaix, est une des modalités du spectacle pour jeune public. Mais le contraire peut l'être aussi, comme le montre la chorégraphe Séverine Bidaud avec la pièce narrative et représentative basée sur trois contes *Dis à quoi tu dances ?*

Jeu avec le feu

Le ballet blanc, depuis Petipa, le *cartoon*, avec Walt Disney, la psychanalyse, version Bruno Bettelheim, le structuralisme d'un Vladimir Propp, le *Tanztheater* d'une Pina Bausch, la danse contemporaine d'une Dominique Rebaud et plusieurs autres expressions ont volontiers traité de récits enfantins. La compagnie de Séverine Bidaud, 6^e Dimension, préfère user du vocabulaire *hip hop* auquel elle est aguerrie pour interpréter par le langage corporel trois fables fameuses, deux d'Andersen, *La Petite fille aux allumettes* (qui se prête bien à la période de Noël) et *Le Vilain petit canard* (qui conclut la représentation) et un autre, devenu universel, de Perrault, *Le Petit chaperon rouge*, placé au centre de cette féerie chorégraphique.



"Dis à quoi tu dances ?" – Séverine Bidaud © Patrick Berger

De la fillette aux allumettes, Janine Charrat s'était inspirée en 1947 et en avait donné une version néoclassique qui devint, quelque temps plus tard, un ciné-ballet de Jean Benoit-Lévy au titre presque éponyme, *La Jeune fille aux allumettes* (1951).

Séverine Bidaud joue elle-même l'héroïne du conte qui inaugure la matinée (dès potron-minet, c.à.d. dès 11h AM) et qui enchâsse les deux autres, lesquels prennent la forme de visions d'une enfant famélique transie de froid. Le sol est jonché de flocons de neige faits d'ébarbures de papier ignifugé ; l'obscurité est trouée par intermittence, au rythme des luisances des brandons ; le silence est rompu par des notes de violon et des bruits divers ; le mur du fond s'anime également. Une branche, comme par magie, s'y métamorphose en bec à gaz...

Une métonymie triadique de jambes dénudées figure la foule indifférente ne voulant faire l'emplette de la moindre allumette, danoise ou suédoise, défilant de jardin à cour (et inversement), donnant la réplique au jeu de mains expressionniste de la protagoniste.



Langue des cygnes

Qui dit fantôme dit animal sauvage ou de compagnie. Arrive donc le loup, en attendant le canard boiteux. La pimpante ballerine au tutu amarante *s'ensauvage*, pour parler comme Bartabas, au contact de la bête, autrement dit, de l'homme. Son art prodigieux de la danse classique est avalé tout cru par celui du hip hop qu'incarne son partenaire qui, quoique travesti, ne cache pas son jeu. Grand-mère est évoquée par l'apparition spectrale d'une photo de famille – surimpression du surmoi au moyen de la vidéo. La fille aux allumettes se mêle de ce qui ne la concerne pas, du pas de deux de flirtaison, telle une grande sœur voulant préserver l'innocence de sa cadette.

Vu le climax auquel accède la danse, il semble *a priori* difficile de mieux conclure cette série de *sketches*. Pourtant, à notre heureuse surprise, la troisième routine est envisagée sous un angle différent, totalement burlesque. Après des péripéties et un dialogue de palmipèdes en franc cancan suscitant l'hilarité des jeunes spectateurs, le canard finit par se changer en cygne. Comme il se doit dans un ballet.



La réussite de *Dis à quoi tu dances ?* tient à la maîtrise de tous ses éléments. Nous avons été convaincu par le mixage de musiques de Clément Roussillat et Jean-Charles Zambo ; par le choix d'extraits du *Lac des cygnes* de Tchaïkovski et du *Carnaval des animaux* de Saint-Saëns (le thème qui accompagne la montée des marches du festival de... Cannes) ; la coupe des costumes colorés et inventifs d'Alice Touvet ; l'éclairage d'Esteban Loirat équilibrant scène et arrière-scène, valorisant la danseuse et son double, entretenant le doute sur le rêve et la réalité, les corps enregistrés et ceux bel et bien là, de l'autre côté du miroir ; la vidéo experte, subtile, poétique de Pascal Minet.

Et par la distribution épatante convoquée ce jour-là – Séverine Bidaud *herself*, jouant deux rôles en se rhabillant à la vitesse d'un Brachetti ou d'un Fregoli ; Cault N'zlo, dégingandé, faussement pataud ; Clément James, félin et inquiétant ; Sandra Geco, exceptionnelle, gracieuse en ballerine, légère en acrobate, ultra-vive en *popping*.

Nicolas Villodre

Vu le 16 décembre à la Grande Halle de La Villette

Translation of the article published in *Danser Canal historique* on 16th December 2017

Tell me, what are you dancing?

By Nicolas Villodre

Absolute abstraction is one of the modalities of the show aimed at young audience, as we noted in Lille and in Roubaix. But the contrary can also be true, as shown by the choreographer Séverine Bidaud with the narrative and representative piece entitled *Tell me, what are you dancing?* which is based on three tales.

Playing with fire

The ballet blanc (white ballet), since Petipa, the cartoon, with Walt Disney, psychoanalysis, Bruno Bettelheim's version, Vladimir Propp's structuralism, Pina Bausch's *Tanztheater*, Dominique Rebaud's contemporary dance and several other expressions have gladly dealt with children's stories.

The company of Séverine Bidaud, 6e Dimension, prefers to use some *hip hop* vocabulary to which she is accustomed in order to interpret by body language three famous tales. Two of which are by Andersen, *The Little Match Girl* (which matches well with Christmas season) and the Ugly Duckling (that concludes the performance). And finally one more, by Charles Perrault: *Little Red Riding hood*, which is now considered as an universal tale. What's more, it is placed in the middle of this choreographic enchantment.

Janine Charrat was inspired by the little girl with matches in 1947 and created a neoclassical version which later became a cinema-ballet of Jean Benoit-Lévy whose title was almost eponymous, *The Little Girl with matches* (1951).

Séverine Bidaud embodies herself the heroine of the tale that opens the morning (from early morning, which means from 11 AM) and inserts the other two, which take the form of visions of a starved-looking child numbed with cold.

The ground is covered with snowflakes made of shavings of fireproof paper; the obscurity is punctured intermittently, to the rhythm of the gleams of the firebrands; the silence is broken by violin notes and various noises; the back wall also enlivens itself.

A branch, as if by magic, turns into a gaslight... A triadic metonymy of bare legs shows the indifferent crowd who does not want to buy the least match, whether danish or swedish, parading from the right stage to the left stage (and vice versa). And giving cue to the protagonist's expressionist hand game.

Swan's language

Who says fantasy says wild or companion animal. Then comes the wolf, waiting for the lame duck. The dazzling ballarina who wears an amaranth tutu s'ensauvage (is

getting wild), to speak like Bartabas (a french horse trainer, film producer and impresario), when he comes into contact with the beast, in other words, with Man.

Her prodigious art of classical dance is swallowed up by the one of hip hop which is embodied by his partner. Even though he is transvestite, he does not hide his game. Grandma is evoked by the spectral appearance of a family picture – superimposition of the superego by means of the video.

The girl with matches gets involved in something which is none of her business, in other words in the “pas de deux” of the flirt, such an older sister who wants to preserve the innocence of her younger sister. Given the climax to which the dance reaches, it seems *a priori* difficult to conclude in a better way this series of *sketches*.

However, to our pleasant surprise, the third routine is explored from a different angle, totally burlesque. After adventures and a dialogue recited by palmipeds in cancan-franc, arousing the hilarity among the young audience, the duck ends up turning into a swan. As it should be in a ballet.

The success of “Tell me, what are you dancing?” is due to the control of all its elements. We have been convinced by the mix of musics made by Clément Roussillat and Jean-Charles Zambo and we have also been convinced by the choice of extracts from *Swan Lake* by Tchaïkovski and from *The Carnival of the Animals* by Saint-Saëns (the theme that accompanies the rise of the steps of the festival of... Cannes); the cut of Alice Touvet's colorful and inventive costumes; the stage lighting made by Esteban Loirat that balances stage and upstage, that values the dancer and her double, maintaining doubt about dream and reality. Moreover, we noted the registered bodies of the video in the background and those of the dancers who are actually here, accross the mirror; the expert, subtle and poetic video by Pascal Minet.

Finally, we have also been convinced by the outstanding cast that was called on that day – Séverine Bidaud herself, performing two roles and dressing up quickly at the same speed as Brachetti or Fregoli; Cault N'zlo who was somehow gangling and falsely clumsy; Clément James, feline and worrying; Sandra Geco, exceptional, graceful in ballarina, full of lightness as an acrobat, ultravivid in *popping*.